



ASSOCIATION
DES
AMIS
DU
MUSEE
DE
MORLAIX

CONFERENCE
ELISABETH LE FEBVRE

La vie et l'œuvre d'Yves LE FEBVRE

CONFERENCE D'ELISABETH LE FEBVRE LE 12 FEVRIER 1978



la vie et l'œuvre
d'YVES LE FEBVRE
1874 - 1959

ERRATUM

Les pages 10 et 11 à placer avant les pages 8 et 9
Page 18: Le Titre " La Terre des Prêtres" est à placer quatre paragraphes plus haut, après " épreuves corrigées "

LES ORIGINES DE L'ECRIVAIN

Ce n'est pas chose facile, surtout pour sa fille, de parler d'Yves Le Fèbvre. Sa vie a été longue, ardente, généreuse, féconde, mais aussi très diverse et variée.

- Ecrivain, il fut un journaliste, un essayiste, un romancier, un historien, mais aussi un philosophe mal connu ;

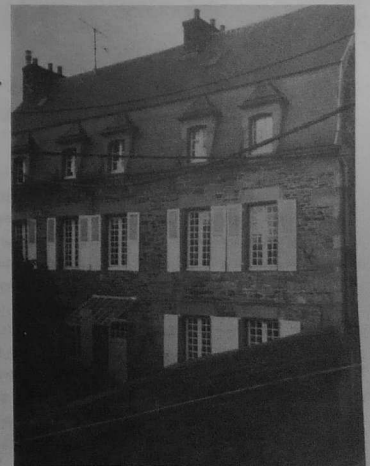
- Homme politique, aux convictions sincères, il fut un polémiste au verbe et à la plume acérés ;

- Magistrat, sa carrière lui a fait connaître bien des villes et bien des contrées, et aussi des milieux humains divers et des misères. Partout il a laissé derrière lui le souvenir d'un homme de bien, équitable et juste à la fois. Et cela surtout à Amiens, où sa carrière et ma propre vie nous ont fixés pendant plus de 25 ans, et où une oeuvre pour l'enfance malheureuse, fondée par lui en 1932, porte toujours son nom...

Mais c'est de l'écrivain, en ce qu'il était Morlaisien, que je dois vous entretenir, et je pense nécessaire, avant d'aborder son oeuvre, de rechercher dans ses origines les tendances et les goûts de son esprit, et dans les circonstances de sa vie ce qui a mûri sa pensée ou a pu en infléchir le cours.

Yves Le Fèbvre est né le 14 décembre 1874 à Morlaix, dans une grande et vieille maison de la rue des Fontaines, que son père, le Dr Le Fèbvre, habitait alors :

"Je suis né, a-t-il écrit, dans une vieille ville bretonne, dans une vieille rue à chèvres, encaissée entre des pignons branlants et de hauts murs de jardins et de couvents, et dans une vieille maison."



La Maison natale d'Yves

dont l'âme poussiéreuse pèse encore sur mon âme. Je ne peux quitter la ville où je suis né. J'y reviens toujours par la pensée. Je rôde autour d'elle comme ce goéland blanc qui tournait autour du vieux clocher et de la vieille église, mais n'y pouvait entrer, et qui incarnait aux yeux visionnaires de Narcisse Queilien l'âme de notre divin Maître, Ernest Renan.



Je sais bien que lorsque j'aurai franchi une à une les étapes habituelles de la vie, j'y reviendrai mourir. J'ai trop la nostalgie de mon pays natal pour qu'il puisse en être différemment. J'y serai enterré. J'ai choisi mon coin de terre fleuri, dans le haut cimetière de Saint-Martin, entre la ville active et la campagne profonde et paresseuse. Les miens y dorment déjà, entre quatre cyprès, ces cierges de la mort. C'est là que je veux dormir un jour aussi, dans l'éternel silence et la paix éternelle ; ma tâche faite."

("Enfance" - Fragment d'un manuscrit inédit - date ignorée).

Mon père n'est pas mort à Morlaix, mais à Nantes, qui est encore bretonne, le 21 janvier 1959. Il n'est pas enterré à Morlaix, parce que nous ignorions, ma mère et moi, ce souhait, que je n'ai connu que bien plus tard. Il dort à Carantec, à l'ombre d'une pierre de granite, dressée comme un menhir... A Carantec où, depuis des années, nous avons nos attaches bretonnes.

La Famille Le Febvre est originaire de Quimper où, vers le milieu du XVIII^e siècle, Noël Le Febvre, relieur, né à Amiens vers 1724, puis venu en Bretagne, sans doute à l'occasion de son tour de France, s'est marié avec une demoiselle Campion, de vieille souche bretonne, et s'est fixé. Depuis lors, tous les Le Febvre sont nés à Quimper, s'y sont mariés, y sont morts.

C'était depuis longtemps, semble-t-il, une famille raffinée, ayant le goût des choses de l'esprit. Noël Le Febvre aurait été le frère de Madame Le Prince de Beaumont, femme de lettres du XVIII^e siècle assez connue. Plus tard, entre autres choses, il y eut un cousinage avec Elie Fréron, surtout connu grâce à Voltaire, mais qui méritait mieux que cela si on s'en rapporte à la thèse de M. Jean Balcou "Le Dossier Fréron" Presse Universitaire de Bretagne, 1975. Dans cette famille, assez singulière, il y eut aussi des hommes politiques, dont Royou-Guermeur, terroriste et ami de Marat, qui fut emprisonné au Château du Taureau après le 9 Thermidor.

C'est le grand-père paternel d'Yves Le Febvre, Simon Le Febvre, né à Quimper le 6 juillet 1811, qui fixa à Morlaix une branche de la famille. Il était entré dans l'administration des Ponts et Chaussées, et vint à Morlaix en qualité de Conducteur de Travaux de 3^e classe. Il y épousa le 21 octobre 1839, Elisabeth Anton-Kerdaniel, dont toute la famille était originaire de Morlaix (côté Léon) et de Roscoff. A la suite de ce mariage Simon Le Febvre fit toute sa carrière à Morlaix : on lui doit, m'a-t-on dit, le balisage de la rade. Il y est mort le 16 avril 1871 et fut enterré au Cimetière de Saint-Martin-des-Champs... De son mariage, il avait eu un fils et deux filles.

Son fils, le docteur Ferdinand Le Febvre, avait une personnalité remarquable. Il mériterait que l'on s'arrête à son souvenir, si le temps ne nous était pas limité. Il a en effet joué un rôle important à son époque. C'était un homme de grande culture, qui a laissé, entre autres choses, des vers agréables. C'était aussi un esprit libéral, qui s'occupait de politique de façon très active. Il fut l'un des fondateurs du "parti républicain" dans l'arrondissement. Elu conseiller municipal de la ville, il siégea longtemps à l'Hôtel de Ville. Il fut aussi Président du Conseil d'Arrondissement, comme il fut également délégué cantonal de Taulé. Il était très populaire et très aimé. Quand il mourut, le 10 décembre 1897, emporté par une fluxion de poitrine contractée, un soir d'hiver, en allant soigner un malade, l'émotion fut grande dans la population qui lui fit des obsèques émouvantes. La Ville devait donner son nom à une rue, sur les hauteurs du Château, près de ce qui fut le Collège de jeunes filles.

Le docteur Le Febvre eut une influence considérable sur son fils Yves dont il était proche par l'esprit et la sensibilité et chez qui il vit s'éveiller une vocation littéraire et politique, qu'il sut encourager et guider à ses débuts. Je ne puis que rappeler la préface du premier livre publié par Yves Le Febvre, "Les Contes Celtiques" :

"Je publie sans orgueil ni timidité les pages que voici. Je les

livre au public, telles qu'elles sont, dans leur jeune imperfection, avec la seule fierté d'une conscience libre, hors les coteries et les mensonges. Je les offre surtout à la mémoire de l'homme bon et doux qui vit naître en mon esprit les premières joies et les premières tristesses des trop vastes rêves, mon Père". (1er juin 1899).

Le docteur Le Febvre, veuf en premier mariage d'une demoiselle Pauline Hubert, épousa en secondes noces, le 4 août 1872, Armelle Briand de Laubrière. De son premier mariage il avait eu quatre enfants, dont M^{re} Charles Le Febvre, avocat, ancien maire de Morlaix et père de M^{re} Jean Le Febvre, avocat, bien connu des Morlaisiens. De son second mariage, il eut deux fils, dont Yves Le Febvre était l'aîné. Armelle Le Febvre devait décéder quelques semaines après la naissance de son second enfant, en 1876. Le docteur Le Febvre se remaria une troisième fois avec Mademoiselle Marie Bodros, dont il eut deux autres fils, l'aîné de ceux-ci ayant été le Colonel Jean Le Febvre, retiré à Carantec, dont il fut le Maire avant la dernière guerre, et où il est décédé le 16 juillet 1976, à plus de quatre-vingt-dix ans.



Debout de gauche à droite: Louis - Joseph - Paul - Charles - Marie - YVES
Assis " " " " " : Marie Bodros - Fété - Grand mère - Jean - Ferdinand
(3^e épouse) Ferdinand Le Febvre Le Febvre père

La mère d'Yves Le Febvre, Armelle de Laubrière, était une femme cultivée, qui aimait écrire. Elle a laissé des pages charmantes, notamment une nouvelle, publiée avant son mariage dans un journal de l'époque "La Semaine des Familles", et intitulé "Les Roses du jardin de ma Grand-mère". Elle y évoquait avec sensibilité les souvenirs de son enfance morlaisienne. Parlant de cette mère qu'il avait si peu connue, Yves Le Febvre disait : "J'ai hérité d'elle le goût amer et joyeux de l'écriture."

Elle descendait elle-même, autant par son père, Louis Briand de Laubrière, que par sa mère Maclovie Miorcec de Kerdanet, de vieilles familles bretonnes, qui, depuis longtemps, avaient eu le sens des choses de l'esprit. Les de Laubrière avaient, depuis plusieurs générations, donné des érudits, dont les travaux avaient fait autorité à leur époque.

Les Miorcec de Kerdanet, "gens honorables" de la région de Lesneven, étaient avocats ou juges depuis une époque très ancienne, où un certain Miorceuc ou Miorcec, dit "Ar Goas Mad" était déjà connu comme avocat ou peut-être juge, au pays de Lesneven. Par la suite, au fil des générations, se sont succédés chez eux des hommes de loi, portés vers l'érudition et la recherche historique, et, notamment, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, Daniel Nicolas Miorcec de Kerdanet, avocat à Lesneven, dont les travaux sur la province sont encore connus (1).

De ces ascendances diverses, Yves Le Febvre avait hérité, avec le goût des lettres, des traits de caractère marqués : des Le Febvre, le sens du libéralisme et le goût de la politique ; des de Laubrière, qui avaient pour devise "Sans détour", une sincérité intransigeante ; des Miorcec de Kerdanet dont la devise était "Tout pour la Charité", une sensibilité très grande et une grande et foncière bonté. De ces derniers aussi, sans doute, une vivacité ombrageuse. Ils avaient pour emblème un hérisson, et leur première devise était "Je pique qui me blesse."



1) Sur Daniel Miorcec de Kerdanet, voir Bulletin de la Société Archéologique du Finistère, Tome LXXIX 1953 page 62, et Tome LXXXIII 1957, page 35

Voilà les origines d'Yves Le Febvre. Voilà ce qu'il doit à ceux qui l'ont précédé... et que sa jeunesse, au pays de Morlaix, allait mûrir...

LA VIE D'YVES LE FEBVRE

J'ai pu reconstituer cette jeunesse grâce à une série de notes ou "d'essais", souvent inachevés, qu'il a laissés ; grâce aussi aux récits enjoués de mon père et de ses frères. Ces récits, pleins de drôlerie, qui font revivre une famille nombreuse, truculente, un peu disparate, mais très unie, m'ont longtemps dissimulé les tristesses intimes et la mélancolie de l'enfance et de l'adolescence de mon père. Il n'avait pratiquement pas connu sa mère, dont on n'avait pas entretenu le souvenir chez lui. Il en a souffert et en a gardé, toute sa vie, le regret. Plus tard, à l'aide d'un beau portrait d'enfant, de mauvaises photographies, et surtout des pages écrites par elle, il a cherché à en retrouver l'image pour me la laisser à moi-même.

À la mort de sa mère, il avait été confié à sa grand-mère maternelle, sa "Bonne Maman de Laubrière". Celle-ci habitait alors une grande maison du Quai de Tréguier, à laquelle se rattachent les premiers souvenirs de mon père, qui semblent avoir été heureux. Sa "Bonne Maman de Laubrière", vieillie, était laide. Sa vie de femme n'avait pas été heureuse. Mais elle était, a écrit mon père, d'une "bonté sans limite". Elle était aussi très pieuse. "Elle était toute piété et toute bonté", a dit encore Yves Le Febvre dans un manuscrit inédit du 18 mars 1911.

Il avait quatre ans quand elle vint habiter chez sa seconde fille Madame Cornu, qui s'était installée, avec sa famille, dans une grande maison triste et sévère de la Grande Venelle. Madame Cornu était toute douceur, mais son mari était dur et sévère. Mon père a gardé de cette époque de mauvais souvenirs, malgré la présence affectueuse de ses cousins Cornu. Il reçut une première éducation conforme aux idées et aux habitudes d'esprit de ce milieu provincial, certes éclairé, mais imbu de préjugés. Avec ses cousins Cornu, il fréquenta très tôt des petits cours privés du voisinage : le cours des demoiselles Gestin, quai de Tréguier, d'abord ; le cours des demoiselles Nédélec, rue St-Melaine, ensuite. Il paraît qu'il apprit très vite et très tôt à lire.

Puis à sept ans, il fut mit au Collège, comme externe. Et peu après, son père qui avait pour lui, semble-t-il une tendresse particulière, le reprit à son foyer. Il y vivait avec sa propre mère, veuve, qui tenait son ménage. Yves Le Febvre en fut heureux, encore qu'il ait souffert d'être séparé de son jeune frère Louis, resté chez Madame de Laubrière et auquel il était profondément attaché.

Il avait neuf ans quand son père se remaria avec une jeune fille de 23 ou 24 ans, Marie Bodros. Ce troisième mariage aurait pu être désastreux, en raison de la différence d'âge des époux. Il ne le fut pas, bien au contraire, parce que la jeune femme sut affronter avec intelligence une famille nombreuse, indisciplinée, tumultueuse et gaie, dont elle permit la réunion sous le toit paternel, et qu'elle augmenta de deux garçons...

L'enfance d'Yves Le Febvre a eu le charme des enfances morlaises assez libres, pleines de gamineries et de vagabondages à la campagne. Mais elle a été assombrie par une santé fragile : "J'ai eu, a-t-il écrit, dans le manuscrit du 18 mars 1911, une enfance chétive et souffreteuse, et cela a certainement contribué à la formation de mon caractère, qui, par suite de ma mauvaise santé et des petites déceptions sentimentales, auxquelles les enfants attachent tant d'importance, a été longtemps triste et renfermée"... "Mon Père, quoique médecin, ne nous soignait pas et traitait nos petites misères par le mépris. Il paraît qu'il était d'ailleurs admis dans la famille, que je ne vivrais pas."



Yves à trois ans

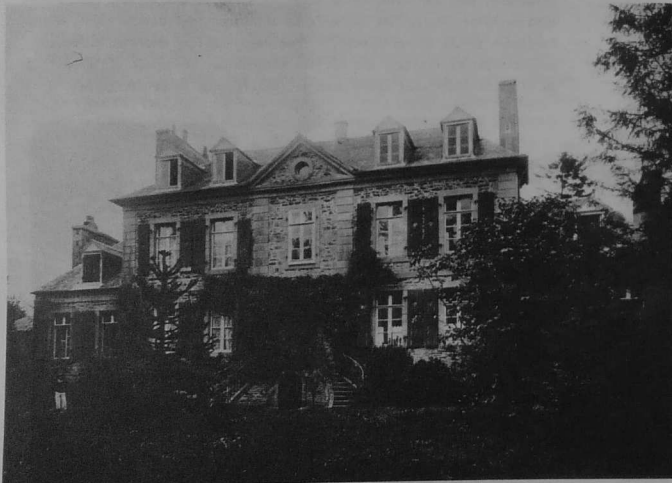
Quoi qu'il en soit, c'est surtout son adolescence qui paraît avoir été morose. Il était assez différent de ses frères aînés, et même de son frère Louis, qu'il aimait beaucoup, mais qui n'avait pas les mêmes goûts que lui.

"Autant mon enfance, dit-il dans le manuscrit de 1911, me paraît d'une évocation douce et poétique, avec ses gamineries et ses vagabondages, autant ma jeunesse, ma vie d'adolescent grandi, sage et pensif, me paraît morose parfois. J'aimais la solitude et les courses à travers la campagne. Mais cette existence solitaire qui a pu aider à la culture de ma sensibilité et de ma réflexion, n'était ni physiquement ni moralement excellente..."

Ce qu'il y a de bon, de radieux, vers ce temps de ma vie, c'est la saison des vacances, que nous passions à Carantec, où nos parents

avaient loué une maison, qui a abrité, certes, le plus de tumulte et de joie qu'il soit possible. Les souvenirs de ce coin de côte et de mer sont l'embellissement de toute une vie. Il faudrait pour les évoquer tout un livre..."

Comme ses cousins Kergomard, il était violemment dreyfusard. Il avait en outre adhéré très jeune au parti socialiste, militant à Morlaix, à Brest, à Nantes, aidant à créer des journaux, y collaborant, se présentant à l'occasion aux élections législatives - sans succès personnel - mais aidant souvent à faire élire des compagnons de lutte. C'est à cette époque qu'il a connu Jaurès, qu'il admirait et qu'il a reçu chez lui, à la Vieille Roche, une propriété qu'il possédait alors aux portes de la Ville



La Vieille Roche

C'est à cette époque encore qu'il a connu Briand et tant d'autres - même un certain camarade Péguy qui venait de Brest et qui n'était pas encore l'homme de Chartres. Il s'est écarté du parti socialiste vers 1912 ou 1913, pour adhérer au Parti Radical Socialiste, parce qu'il sentait venir la guerre et que les socialistes, aveuglés par des idées généreuses, s'étaient refusés à voter les crédits de la défense... Mais l'action politique d'Yves Le Fébvre, pour intéressante qu'elle soit du point de vue même de l'histoire du département, n'est pas mon propos. D'ailleurs, du reste de la vie d'Yves Le Fébvre je ne dirai que l'essentiel, ce qui a pu avoir une influence certaine et profonde sur sa pensée ou sur son inspiration.

C'est ainsi qu'en 1906 surviennent deux événements majeurs.

Le premier est heureux : c'est son mariage avec ma mère, Jeanne Guyader. C'était l'aboutissement d'une longue et romantique idylle, comme on en pouvait vivre au début de ce siècle. Jeanne Guyader, au moment de son mariage avait 22 ans et, élève de seconde année de l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay-Aux-Roses, elle se destinait au professorat de lettres.



Jeanne Guyader

C'était la fille d'un des meilleurs compagnons des luttes socialistes d'Yves Le Fébvre, Yves Guyader, qui a joué un rôle important dans le mouvement ouvrier morlaisien : il a été, en effet, à l'origine de la Maison du Peuple, il a aussi créé les premières coopératives de production de la région et notamment la Coopérative de Tonneliers, qui fut particulièrement florissante, enfin il fut, pendant trente six ans, jusqu'à la veille de sa mort, en 1930, conseiller municipal de Morlaix.



Yves Guyader

Jeanne Le Fébvre a été pour son mari l'épouse et la compagne fidèle jusqu'à sa mort. Elle partageait toutes ses idées, elle lui a apporté, aussi, le soutien compréhensif et tendre dont il avait besoin, en même temps qu'un équilibre de vie, propice à la création de son oeuvre.



Yves et Jeanne au moment de leur mariage

Plus tard, étudiant à Paris et à Rennes, il devait mener la même vie "renfermée, laborieuse et pensive", souffrant en outre au point d'en être malade, de l'éloignement de "la terre natale, du pays pittoresque et verdoyant" qui était le sien (Manuscrit du 18 mars 1911).

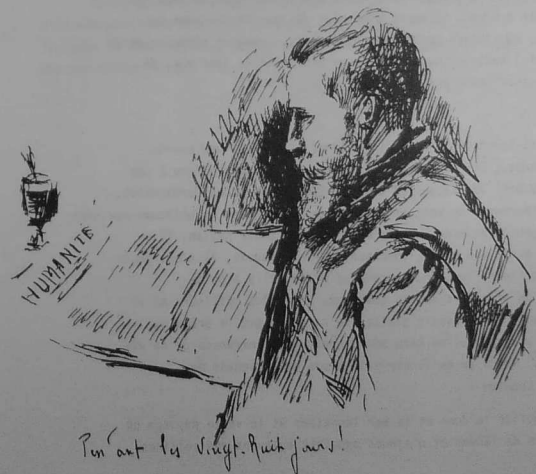
Les conditions dans lesquelles s'est écoulée cette jeunesse ont exercé une influence très grande sur la formation de l'esprit d'Yves Le Febvre. C'est notamment au temps de son adolescence, solitaire et méditative, qu'il s'est détaché de la religion. Pour le comprendre, il faut se replonger dans l'atmosphère de ce dernier tiers du XIXe siècle, tout remué par les passions, et où les idées libérales, qu'elles fussent politiques ou philosophiques, se heurtaient au conservatisme étroit d'une Eglise et d'une certaine bourgeoisie attachées aux concepts hérités de la Restauration et du Second Empire. Il y avait là de quoi troubler un jeune esprit, généreux et sensible. En outre, l'une des sœurs du Dr Le Febvre, Laure, avait épousé un négociant de Belle-Ile-en-Terre, Eugène de Jaegher, qui était libre penseur. Laure avait adopté avec fougue les idées de son mari. Yves Le Febvre, enfant et adolescent, a beaucoup fréquenté les cousins de Belle-Ile. Il est probable qu'il a subi l'influence de sa tante, femme intelligente, douée et très séduisante, et, qu'au surplus, le Dr Le Febvre aimait beaucoup.

Plus tard, à Paris, au moment où, pour obéir aux conseils de son père, il préparait un doctorat de droit politique sur "l'ouvrier étranger et la protection du travail national" (Thèse soutenue en 1901), il a retrouvé des cousins de son père, les Kergomard. Jules Duplessis-Kergomard, par qui s'établissait la parenté, était journaliste. Sa femme, Madame Pauline Kergomard, née Reclus, était une femme remarquable pour son époque : elle fut la première Inspectrice Générale des Ecoles Maternelles. Leurs fils Jean et Joseph Kergomard, tous deux universitaires, sortant de la rue d'Ulm, étaient sensiblement de

l'âge d'Yves Le Febvre. Par Madame Kergomard, ce dernier s'est trouvé mêlé au milieu Steeg et Reclus (on sait l'influence exercée sur la jeunesse de l'époque par Elisée Reclus). C'était un milieu de haute culture et de liberté de pensée. Yves Le Febvre, s'y trouvait plus à l'aise que dans le milieu morlaisien resté en majorité croyant, pratiquant, conformiste, et qui accueillait avec un peu d'ironie ses premiers essais littéraires et avec effroi ses idées philosophiques et politiques.

HÔTEL DE L'UNIVERS
H. Durval, Propriétaire
LANDERNEAU
Voitures de Louage

Landerneau, le 17 Mai 1905



Le second évènement qui se produisit cette même année 1906, dans la vie d'Yves Le Fèvre, a été moins heureux. Ses conséquences furent considérables, à tous points de vue. A l'issue d'une campagne électorale particulièrement fatigante, au printemps de 1906, il se révéla qu'Yves Le Fèvre était atteint d'une lésion tuberculeuse de la hanche gauche. Cela l'amena à observer le repos, à vivre le plus possible au bord de la mer, et à renoncer, par cela même, à sa vie de journaliste aux séjours fréquents à Paris, où il avait un appartement rue du Val-de-Grâce, et surtout à renoncer aux longs voyages qui auraient été nécessaires à la création de certaines de ses oeuvres.

Après quelques années, partagées entre la "Vieille Roche", cette propriété aux portes de la ville de Morlaix, qu'il affectionnait, et Carantec, ou Primel, ou le Diben, il sollicita, sur le conseil de Madame Kergomard, un poste de Juge de Paix, au bord de la mer. C'est ainsi qu'il fut nommé Juge de Paix à Plouescat, au début de l'année 1910, et qu'il y resta jusqu'en 1917, époque où il fut nommé juge au Tribunal Civil de Lannion. Il se trouvait à Plouescat, quand éclata la guerre de 1914, sa santé venait juste de se rétablir après un séjour à Berck. Si l'on excepte une assez courte période, en 1915, où il fut mobilisé à Brest, il vécut donc plus de sept années dans ce bourg du Léon, au contact quotidien des paysans - humbles pêcheurs de la côte ou "julots" hautains des terres - se pénétrant de leur vie, de leurs moeurs et de leurs drames aussi.

Il avait construit une petite maison, isolée sur une pointe sauvage au Frouden, "TY ROC'HOU" - la maison des rochers - face à une mer splendide, dont les vagues se brisaient sur des roches formidables, sous un ciel tourmenté de vent et de lumière... Là, dans la solitude que nous partagions joyeusement avec lui, ma mère et moi, toute petite, il a pensé, conçu, écrit une partie importante de son oeuvre. Il s'est aussi attaché à cette terre du Léon, austère et noble. Il y a puisé l'inspiration de plusieurs de ses ouvrages, parmi les meilleurs qu'il ait écrit. Jamais il ne devait oublier ce pays, malgré la grâce du Trégor, où il a vécu plus de cinq ans et malgré les errances de sa vie de magistrat... Voici ce qu'il écrivait alors qu'il venait de s'installer à Lannion :

"J'ai quitté la dune et la mer léonaises et le vaste paysage où les blés coupés de landes et d'ajoncs ondulent en avant des collines

ardentes de Plounévez, de Lochrist, de Kérider. J'en garde seulement dans les yeux la vision et la nostalgie au coeur. Je laisse ainsi un peu de ma chair et de mon sang aux lieux où j'ai vécu, de Morlaix à Plouescat, de Plouescat à Lannion. Ici, c'est un jardin fleuri, un merveilleux jardin où tout est douceur et gaîté, jusqu'au visage des vieilles femmes sur le seuil des antiques manoirs, devenus des fermes. J'en conviens volontiers : le Tréguier est plus aimable, plus familier, d'une séduction plus rapide et plus facile à saisir. Celui qui passe en Bretagne aimera mieux cette Bretagne trégorroise où l'on retrouve les pas et la sagesse souriante de vieux Renan. Tout y est verdure, fraîcheur et chansons. Les jeunes hommes et les jeunes filles y ont la passion de la danse. Et le clergé lui-même semble avoir revêtu d'un peu de tolérance et d'humanité le sombre fanatisme des premiers saints, chasseurs de dragons, qui ont pétri la vieille Armorique... Notre pays est petit. Il suffit d'un jour ou deux pour en faire le tour aujourd'hui, mais il y a cent pays dans ce petit pays et il est immense pour notre coeur. Voilà notre malheur, à nous Bretons, et pourquoi nous demeurons enchaînés à ces collines, à ces vallées, à ce bois et à la mer qui hurle ou qui chante à l'entour. Je ne connais rien de plus beau que mon vieux pays."

Voilà ce qu'il convenait de vous dire de la vie d'Yves Le Fèvre. J'ai essayé d'être brève, et j'ai été trop longue encore. Mais je crois qu'avant de vous parler de l'oeuvre de mon père, il fallait que ces choses soient dites.



YVES LE FEBVRE

L'ŒUVRE D'YVES LE FEBVRE



Cette oeuvre est difficile à présenter dans le cadre limité d'une causerie, car elle est considérable et extraordinairement variée. La partie qui en a été publiée et qui comprend dix-sept titres, n'en donne qu'une idée incomplète. C'est la partie émergée de l'iceberg...

Yves Le Febvre a commencé à écrire très tôt, dès le temps où il était au collège et publia ses toutes premières oeuvres, des poésies, dans "La Joie de la Maison". A 19 ans, en 1894, il donne des articles aux journaux de Morlaix : "L'Avenir de Morlaix", dirigé par Jules de Jaeger et "La Résistance". Il publie également des articles et des nouvelles dans des journaux d'étudiants ("Tribune des Etudiants" Juin 1896).

Le 15 août 1897 - il n'a pas encore 23 ans - il fait paraître avec le concours de quelques camarades morlaisiens, dont Auguste Verchin, le premier numéro d'une revue littéraire, imprimée chez Chevalier à Morlaix : "La Revue Armoricaïne", placée sous le parrainage des aînés déjà célèbres, Charles Le Goffic et Anatole Le Braz. Il signe alors Yves MAGDE, pseudonyme vite abandonné d'ailleurs. La revue disparaîtra

après le 6^e numéro : Yves Le Febvre venait de perdre son père et d'autres soucis allaient l'absorber.

Dans "La Revue Armoricaïne", il avait commencé la publication des "Contes Celtiques" qui furent édités en juin 1899 chez Madame Chevalier à Morlaix. Ce premier ouvrage contient en germe les grandes tendances de son oeuvre toute entière : l'amour des reconstitutions historiques et l'amour de la Bretagne. C'est en effet l'évocation de la vie des tribus primitives, entre les collines de l'Aréz et la mer. Ce sont des tableaux âpres et durs, avec en contrepoint les visions ravissantes de la vieille terre bretonne qu'il leur donne pour cadre un cadre familial, que nous retrouvons encore des forêts du Huelgoat aux solitudes de l'Aréz ou aux estuaires de nos rivières. L'écriture est déjà parfaite, harmonieuse et puissante.

Ce premier ouvrage a été suivi, entre 1902 et 1909, de quatre grands romans historiques : "La Gaule Conquérante", "Les Barbares", "L'Ombre Romaine" (publiée en feuilleton dans "La Petite République" de Géraud Richard et éditée seulement en 1927 chez Edgard Malfer, à Paris, sous le titre de "La Franque aux Cheveux d'Or") et enfin "Les Féodaux". C'est une suite épique de fresques violentes et colorées, où Yves Le Febvre peint l'évolution des sociétés occidentales du Ve au XI^e siècle. Gabriel Bounoure, qui ne les aimait pas beaucoup, parce qu'il croyait y voir un matérialisme historique désespérant : "Le semblable remplace le semblable et périt à son tour", en a pourtant, dans un article du 15 janvier 1920 fait l'éloge dans des termes remarquables.

"Une même grandeur épique éclate à presque chaque page des grands romans qu'Yves Le Febvre a publiés de 1902 à 1909... C'est la même inspiration que celle des Contes Celtiques, l'épopée de l'instinct et de la force, du fer et du sang, des superbes désordres historiques où, dans les cris de fureur et les râles de souffrance, les races se sont heurtées, les sociétés se sont dissoutes et refaites, l'humanité s'est soulevée dans un tragique arrachement, soit pour retomber sur elle-même, soit pour s'élever à un état supérieur de la civilisation et de la conscience".

Ce sont aussi des reconstitutions aussi exactes que les permettaient les connaissances de l'époque, et qui ont été précédées d'un travail minutieux de recherches historiques, dont témoignent les notes laissées par Yves Le Febvre avec les manuscrits de chaque oeuvre.

En 1910 paraît un ouvrage qui a encore gardé aujourd'hui toute sa fraîcheur poétique : "Sur la Pente Sauvage de l'Aréz", préfacé par Anatole Le Braz. C'est un recueil de nouvelles bretonnes, écrites à la Vieille Roche, cette douce maison au milieu des bois, si chère au coeur d'Yves Le Febvre, qui, au cours des années qu'il y a vécu, y a beaucoup pensé et beaucoup écrit.

En 1912 Yves Le Febvre publie un autre recueil de nouvelles, d'inspiration bien différente : "Le Sang des Emeutes", dédié "Aux

grands morts des révolutions". C'est peut-être le plus beau livre d'Yves Le Febvre, celui auquel en tout cas il tenait beaucoup : il en préparait une réédition avant la dernière guerre en 1938, et il avait alors écrit une préface qui révèle combien il attachait d'importance à ce livre.

Puis plusieurs années se passent, sans publication en librairie d'ouvrages d'importance. Il y a plusieurs raisons à cette vacuité :

- d'abord la Guerre, avec sa pénurie de papier ;
- certainement aussi la préparation de "Etienne Marcel et Le Paris des Marchands" publié en 1926, aux éditions de la Pensée Française, mais auquel il pensait déjà avant la guerre de 1914, comme en témoignent certaines correspondances avec des amis (notamment avec Augustin Hamon, le traducteur de Bernard Shaw) ;

- surtout, il y a eu la création de la "Pensée Bretonne" en 1912 et 1913, et des "Cahiers Bretons" en 1918. La Pensée Bretonne était une revue littéraire artistique et philosophique qui a groupé, dès ses débuts, et autour d'Yves Le Febvre, une cinquantaine d'écrivains bretons parmi les plus grands de l'époque, et aussi des artistes, des peintres, des graveurs ou des sculpteurs. Au fil des années, elle a permis à de jeunes talents de se manifester, de s'épanouir et de se faire connaître (Marie-Paule Salonne, Anne Selle, et bien d'autres). Pendant treize années, jusqu'en 1925, Yves Le Febvre a consacré à la Pensée Bretonne en même temps que le meilleur de lui-même, presque tout le temps dont il pouvait disposer. Il y a beaucoup écrit. La revue, largement ouverte à tous, même à ses adversaires, a été pour lui un moyen d'expression privilégié. Il y a fait paraître des oeuvres importantes, comme son "Essai sur l'Histoire Bretonne", "Le Vieux Duché de Bretagne" publié en 1922 et 1923, comme aussi une longue nouvelle, publiée en 1920 et 1921, "Une Conversion" qui est une suite aux "Nouvelles Léonaises", publiées en mars 1919 dans la série des Cahiers Bretons.

Dans ces mêmes Cahiers Bretons, qu'il dirigeait, il a donné une importante étude sur la pensée bretonne, qui a fait l'objet de deux brochures : en avril 1918, les "Deux Etudes Pélagiennes", et en septembre 1919, les "Trois Etudes Critiques", lesquelles en fait auraient dû paraître les premières, mais furent retardées pour des raisons d'opportunité liées à l'état de Guerre et aux nécessités de l'Union Sacrée alors observée.

On voit donc qu'il n'y a eu aucune interruption dans le travail de l'écrivain. Mais ce n'est pourtant qu'à partir de 1924 que va reprendre la publication d'une série d'ouvrages, qui représentent l'oeuvre de sa maturité, du moins de ce qui en est connu. Ce sera : "La Terre des Prêtres" en 1924 ; "Clauda Jégou, Paysan de l'Arrière" en 1927 ; "Le Génie du Christianisme" publié en 1936 dans la collection des Grands Evénements littéraires ; "La Geste des Vieux Saints Bretons" en 1939, imprimée par Le Citoyen, à Quimper. Cet ouvrage s'inscrit explicitement dans les Essais Critiques d'Yves Le Febvre sur l'Histoire de la Bretagne ; enfin "Pierre l'Ermite et la Croisade", en 1946.

Je reviendrai sur les deux grands romans bretons d'Yves Le Fèbvre, mais je crois utile, auparavant, de compléter la liste des ouvrages publiés par celle des oeuvres inédites, prêtes à paraître quand, en 1947, la maladie vint interrompre le travail de l'écrivain et que, jusqu'ici, je n'ai pu moi-même faire paraître. "Pierre l'Ermite" annonçait, en effet, en 1946 comme en préparation "La Chanson d'Antioche", qui faisait suite à "Pierre l'Ermite" dans une histoire générale des Croisades, "Le Linceul de Poupre" qui est un essai en trois volumes sur l'histoire des religions. J'ai les manuscrits de ces ouvrages qui étaient parfaitement achevés en 1947.

En mai ou juin 1947, allait aussi paraître un Essai sur Ignace de Loyola, publié à compte d'auteur chez Pierre Maifère, à Amiens. L'ouvrage était imprimé. Il ne manquait plus que la couverture et le brochage. L'éditeur profita de la maladie de mon père et de notre désarroi, à ma mère et à moi-même, pour reculer à plusieurs reprises la sortie du livre. Quelques mois plus tard, l'ouvrage a disparu dans une faillite désastreuse. Je n'ai pu sauver que le manuscrit et les épreuves corrigées...

De toutes les oeuvres d'Yves Le Fèbvre, c'est celle qui a eu le plus de succès, dès sa parution, et celle dont au moins le titre demeure encore connu.

L'année dernière j'ai entendu Xavier Grall, dans une émission d'"Apostrophe", parler du Léon, dont il est originaire, en l'appelant "La terre des prêtres", comme si c'était là une appellation commune et familière. Cela m'a paru être le meilleur hommage à la mémoire de mon père.

Le 8 juillet dernier aussi, dans le Télégramme, un chroniqueur a évoqué le roman et son auteur, mais dans des termes haineux qui ont violemment émus les amis d'Yves Le Fèbvre. Le moins qu'on puisse dire c'est que cet article prouve que son responsable ignore tout d'Yves Le Fèbvre dont il fait "un magistrat brestois du début du siècle". Il est manifeste aussi qu'il n'a pas lu "La Terre des Prêtres" et qu'il ne connaît rien du procès dont le livre fut l'objet bien que les pièces du procès aient été publiées en annexe dans l'édition de 1934.

Le roman, publié en 1924 aux Editions de La Pensée Française, à Paris, a été écrit entre 1918 et 1923. C'était dans l'esprit de son auteur une étude de moeurs paysannes. C'était aussi le premier d'une série de romans bretons, à laquelle pensait Yves Le Fèbvre. Voici, en effet, ce qu'il a écrit lui-même à ce sujet dans le numéro de la Pensée Bretonne du 15 décembre 1923, pour présenter au public le livre qui allait paraître :

LA TERRE DES PRETRES

"LA TERRE DES PRETRES." Tel est le titre d'un roman de moeurs consacré au vieux Léon, que je me propose de publier en 1924. Si je puis réaliser tout mon dessein, ce volume sera le premier d'une série de romans consacrés à la Bretagne, dont je porte en moi les titres et la matière.

On me permettra d'en reproduire une page, à l'heure où l'année achève son cycle, où les premiers froids passent sur la lande et jaunissent la cime des grands arbres, où l'automne arrive avec son cortège de brumes et de tempêtes, où les hôtels ferment leurs portes et où les plages retombent à la solitude. Aussi bien cette Bretagne léonaise est la moins connue des Breagnes. En réalité les différences sont si grandes, si profondes, entre le paysage trégorrois, le paysage cornouaillais et le paysage léonais, qu'à quelques lieues de distance seulement, on a l'impression de pays distincts. Mais la différence entre Tréguier, Léon et Cornouaille ne réside pas seulement dans l'aspect du sol, le mouvement des terres, la couleur des landes ou des bois ; elle est plus grande entre les âmes et c'est là une des choses qui m'ont toujours le plus étonné et le plus ému en Bretagne."

Le thème du roman est le suivant : dans une ferme du Léon vivent les Abjean, de riches cultivateurs, des "julots". Leur fils est prêtre. Leur fille, la duce Mac'harit, a été séduite par un jeune vicaire de la paroisse, l'abbé Stéphan, qu'on ne voit d'ailleurs jamais. Elle est enceinte de ses oeuvres. Pour le père et pour le frère abbé, toute la faute revient à la jeune fille. Il ne faut pas que le scandale rejaillisse sur l'Eglise : "Vous imaginez, dira l'un des protagonistes du drame, le parti que pourraient en tirer les ennemis de l'Eglise." Pour étouffer le scandale, le père et le frère décident de marier Mac'harit au domestique de la ferme, Lomic, rustre, brutal et ivrogne. Malgré l'intervention du médecin de la famille, le Dr Moreau, croyant mais libéral et surtout pitoyable et humain, malgré les timides efforts de la mère Mone Abjean, Mac'harit, mystique et fanatisée, elle aussi, accepte ce mariage comme la juste punition de son péché. Le soir des noces, Lomic est déjà ivre quand les nouveaux époux reviennent du bourg. Pour que sa fille échappe à la nuit de noces avec Lomic, Mone achève de saouler celui-ci en lui faisant boire du cidre chaud. Dans les hallucinations de l'ivresse, Lomic perçoit la ruse ; exaspéré, il se précipite sur sa femme, un couteau à la main, mais atteint Mone qui s'est mise entre lui et la jeune femme et la blesse mortellement. Le livre s'achève par la vision poignante de l'enterrement de la vieille Mone, par une adorable matinée de printemps, dans cette terre bénie de l'Eglise : La Terre des Prêtres...

Le succès de l'ouvrage fut tout de suite considérable. Il eut une critique extrêmement élogieuse. Au point de vue littéraire, ce roman marque, sans aucun doute, la maturité de l'écrivain. Son écriture, harmonieuse et pourtant puissante, n'a pas vieilli. La construction du drame, qui se déroule en quelques semaines de printemps dans le cadre de la ferme Abjean, a quelque chose de fatal. Le livre méritait certes son succès : Yves Le Fèbvre reçut beaucoup de témoignages d'approbation, même venant de prêtres, qui le félicitaient d'avoir dénoncé une hypocrisie contraire à la vraie doctrine chrétienne. Mais il eut aussi un succès inattendu dans les campagnes léonaises. Dans presque toutes les paroisses on se racontait de bouche à oreille, des histoires mettant en cause la vertu de certains prêtres. Chacun a cru voir dans le livre l'histoire de son village, ou son reflet. Et les paysans se mirent à l'acheter,

à Brest, à Morlaix, dans les bibliothèques des gares... Surtout le voyageur du "Planteur de Caiffa", qui sillonnait encore les campagnes avec sa petite voiture d'épicerie, l'apportait dans les fermes, le répandait partout parce qu'il le vendait et y trouvait son affaire.

C'était une espèce de fronde narquoise, dans une paysannerie que le brassage de la Guerre de 1914 avait ouverte à des idées plus libres. Les prêtres du Léon s'émurent, certains d'entre eux, tout au moins. 22 d'entre eux-ci, avec dans leur nombre un abbé Abjean et un Abbé Stéphan - ces noms sont, dans le Léon, extrêmement répandus et d'une grande banalité - assignèrent Yves Le Febvre et son éditeur en dommages et intérêts devant le Tribunal Civil de la Seine. Leur but avoué était à la fois de ruiner l'auteur et de nuire à sa carrière de magistrat. Mais ils furent déboutés, le Tribunal ayant jugé que les noms de Stéphan et d'Abjean étaient trop communs dans le Léon pour que l'on puisse retenir une diffamation personnelle - et qu'au surplus le livre n'avait aucun caractère diffamatoire en lui-même. Seul fut retenu un article postérieur, où, pour défendre son livre, Yves Le Febvre avait écrit : "que le péché de la chair était sacerdotalement la règle dans le Léon", ce qui se traduisit par un franc de dommages et intérêts à payer au Syndicat des Prêtres intéressés.

L'édition primitive du roman étant épuisée, le livre fut réédité en 1934, avec en appendice les pièces du procès dont la loi permettait la publication. Cette édition a été épuisée rapidement et est introuvable. En même temps que cette seconde édition et vers la même époque, Yves Le Febvre avait tiré du roman une pièce, qui fut jouée toute une saison par la troupe Sédillot, à travers la France et la Bretagne, où elle ne fut pas sans susciter quelques remous !

Mais quel qu'ait été son succès, la Terre des Prêtres n'est qu'une oeuvre dans l'ensemble des oeuvres bretonnes d'Yves Le Febvre. On lui compare souvent

"Clauda Jégou, Paysan de l'Arrée" que certains préfèrent.

C'est encore un drame paysan, mais bien différent - un drame de la terre, d'une âpreté presque insoutenable par moments, qui se déroule dans les solitudes des collines, sous le Roc'h Trévèzel. Son écriture est différente, aussi. La phrase est courte, presque sèche parfois, comme pour mieux traduire la simplicité tragique des protagonistes du drame, aux âmes frustes et sauvages, avec pourtant en contrepoint des visions de printemps, ce qui est l'un des thèmes "en mineur" que l'on trouve dans toute l'oeuvre d'Yves Le Febvre. C'est un roman qui n'a pas vieilli.

Dans les romans bretons de mon père, on a voulu parfois trouver des clefs : mais c'est une erreur ; ce ne sont pas des romans à clefs ; l'intrigue, comme le cadre, pour être inspirés de la Bretagne la plus vraie qui soit, sont pourtant imaginaires et romanesques. Les personnages principaux sont des créations de l'esprit. Pourtant je pense que le Dr Moreau de la Terre des Prêtres est inspiré du souvenir du Dr Le Febvre, comme dans Clauda Jégou on peut reconnaître dans un personnage épisodique l'avocat morlaisien Me Charles Le Febvre, le frère aîné de l'auteur.

Voici donc présentée dans son ensemble l'oeuvre d'Yves Le Febvre. Très diverse dans son expression, elle est d'une unité parfaite dans la pensée. Mais c'est probablement dans les articles nombreux, publiés de 1897 à 1947 - date de la maladie qui a mis un terme à l'activité de l'écrivain - que l'on pourrait le mieux saisir cette pensée. Cela surtout dans une série publiée sous le titre "Propos d'un Breton", d'abord dans la Bretagne Nouvelle, revue dirigée par Antoine Bot, puis dans la Pensée Bretonne, et plus tard dans Le Citoyen. C'est là qu'Yves Le Febvre a exposé sa philosophie.

LA PENSÉE D'YVES LE FEBVRE



C'était un rationaliste et un stoïcien. Il écrivait, dans un article paru dans la Pensée Bretonne, le 15 janvier 1920, et qui répondait à un article de Gabriel Bounoure publié dans le même numéro :

"Moi aussi je me suis évadé un jour, sans douleur, de la prison de la foi, qui est la prison de toutes les enfances bretonnes, et j'ai abouti à tout un ensemble de certitudes philosophiques qui me satisfont. Ces certitudes ne sont nullement desséchantes. Elles sont de l'ordre stoïcien. Et quelle doctrine a plus de beauté, plus d'éclat pour les âmes fières que le stoïcisme ? Le rationalisme stoïcien vaut à la fois comme explication du problème de la vie et comme morale."

Il a vécu en stoïcien toute sa vie, supportant sans faiblir toutes les épreuves et toutes les injustices. Surtout, il a supporté avec un courage stoïcien les douze dernières années de sa vie, où, privé de la parole et aussi de la possibilité d'écrire, il restait parfaitement lucide et savait encore sourire..



Moulévec'h ar Beld

Dessin de Jac POHIER

M. Yves Le Febvre (Yik)
Ex Leader des Socialistes Morlaisiens ;
Devenu gardien des Lois à Plouescat
Il forge des plumes contre les Bardes

Il est une forme de la pensée d'Yves Le Febvre que je ne saurais passer sous silence, sans pour autant m'étendre. C'est sa position vis-à-vis du régionalisme. Toute son oeuvre témoigne de son attachement à la Bretagne, j'espère avoir su le montrer. Mais il s'est opposé au séparatisme et à l'autonomisme, qu'il avait vu naître en 1900. Il y a d'abord vu un côté folklorique, qu'il jugeait assez puéril. Puis ils les a rapidement estimés dangereux pour l'unité du Pays, qu'il sentait menacé par la première guerre mondiale et par l'Allemagne. Surtout, il les a estimés contraires à la véritable tradition bretonne rationaliste et libérale, qu'il a recherchée à travers l'histoire de la province.

Sa position ne saurait être mieux définie que par un passage d'une lettre d'André Suarès, reproduit dans la Pensée Bretonne :

"En tous cas, Mon Cher Le Febvre, écrit Suarès, votre action en Bretagne est salutaire. Comment les Bretons les plus passionnés de leur vieille terre au front dur, ne comprennent-ils pas que la seule chance de mettre la Bretagne à la tête de l'Europe est de la rendre si française qu'elle soit à la tête de la France ? C'est alors seulement qu'ils feront triompher son génie. Je ne conçois pas qu'ils puissent

préférer ce qu'ils appellent leur mission particulière à un destin si glorieux et si puissant. Car mon avis est toujours que la Bretagne doit prendre dans la République et dans la politique de l'Etat une part toujours plus grande et qui sera un jour prépondérante."

J'ai tenté de vous apporter une image objective et fidèle d'Yves Le Febvre - une image trop longuement dessinée et schématique pourtant. C'est celle de l'écrivain et celle du penseur... Ce n'est pas celle qui surgit dans notre souvenir, quand, en famille, nous évoquons mon père. Le reflet que nous retrouvons au fond de nos mémoires et de nos coeurs est l'image, combien joyeuse d'un homme de petite taille, à la barbe blonde, aux cheveux châtain rejétés en arrière, aux yeux bruns pleins de bonté et aussi d'une malice rieuse qui dessinait à l'angle des paupières les rides en étoile de la joie. Avec nous, en famille, il était, malgré les nostalgies de sa vie, d'une grande gaieté et d'un optimisme indomptable, qui éclataient comme le soleil sur les landes en fleurs du printemps breton. C'est là le souvenir que nous gardons de lui, au-delà de la vieillesse et de la mort...

* * *

Nomenclature de l'oeuvre d'Yves Le FEBVRE

- Contes Celtiques - 1899
- Sur la pente sauvage de l'Arez - 1910
- La Gaule conquérante - 1902
- Les Barbares - 1908
- La franque aux cheveux d'or - éditée en 1927 par Edgard Malfère,
publiée en feuilleton dans "La Petite
République"
- Les Féodaux - 1909
- Le sang des émeutes - 1912 (écrit en 1909)
- La terre des prêtres - 1924, rééditée en 1935 avec les pièces du
procès
- Etienne Marcel ou le Paris des Marchands - 1926
- Clauda Jégou, paysan de l'Arrée - 1927
- Le génie du christianisme - 1936 (dans la collection "Les Grands
événements littéraires", chez Malfère)
- La Geste des vieux Saints bretons - 1939 (imprimée par Le Citoyen
à Quimper)
- Les nouvelles Léonaises - Les Cahiers Bretons 1917
- Essai sur la pensée bretonne - Les Cahiers Bretons 1918
- 2 brochures : I - Trois études critiques
II - Deux études pélagiennes

Il faut y ajouter :

- Une Conversion (Nouvelle léonaise) - publiée dans "La Pensée
Bretonne" 1920
- Considérations sur l'Histoire Bretonne - 1916 (plaquette)
- Essai sur l'Histoire Bretonne ; Le vieux Duché de Bretagne - publié
dans "La Pensée Bretonne" de 1922 à 1924
- Le livre de Matata - publié en août et septembre 1912 dans "La
Bretagne Nouvelle" (A. Bott)
Conte philosophique.

